

Bibik, B.Boy de Bourbon

Evoluant constamment entre culture urbaine et culture réunionnaise, aussi à l'aise avec Volland ou Tropicadéro que dans son costume de hip-hopeur grapheur, Dominique Iva, alias Bibik, incarne une jeunesse réunionnaise sans complexe qui a fait du métissage culturel son moteur. Koman i lé?

On connaît beaucoup Dominique Iva sous son petit nom gâté de Bibik. A 33 ans, il habite seul dans une vieille case créole de la Plaine Saint-Paul. Une case toute simple aux volets verts et décrépis. Dans sa cuisine, traîne sa vie de célibataire qu'il partage aussi souvent qu'il peut avec Malik, son fils de quatre ans.

Un gaz sur le sol, une marmite dans l'évier et sur le rice-cooker, un tag à ses couilles. Sur la table de la cuisine, le regard s'arrête sur deux livres : une BD de Batman, un de ses super-héros favoris. Et puis une édition du Code noir, un livre encore d'actualité. Un de ses combats. Deux livres qui résument à eux seuls ses appartenances culturelles.

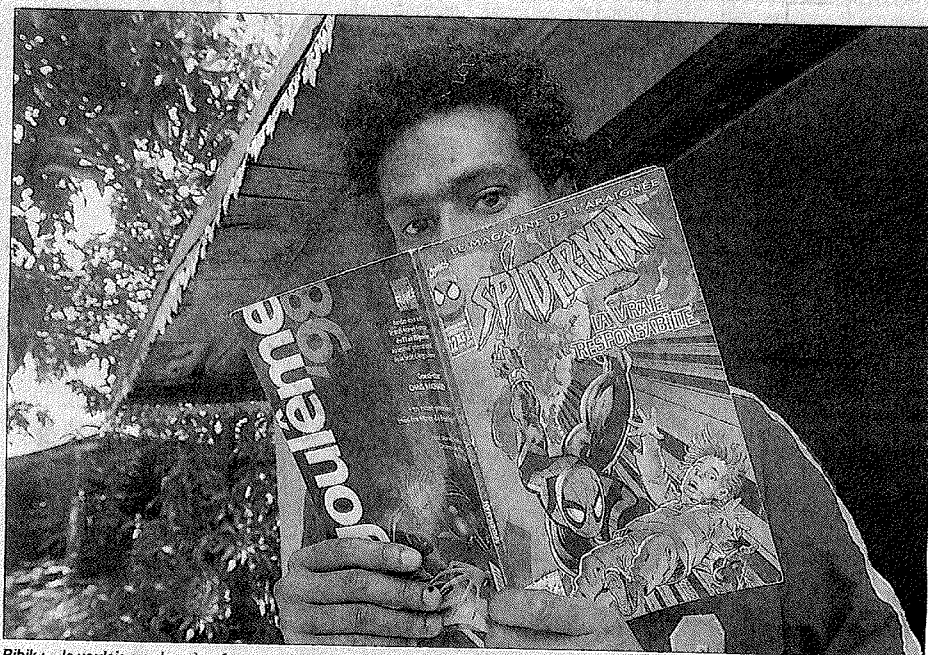
Le cheveux afro, la barbe fournie, l'œil pétillant et une joue encore gonflée par une dent de sagesse (il n'est jamais trop tard), Bibik ne fait pas vraiment son âge. Quand on sait rester rebelle, et qu'on prend toujours autant de plaisir à glisser sur un skate, c'est ce qui nous pend au nez. Et c'est tant mieux.

Pour le situer, Bibik est un artiste multi-cartes qu'on a pu voir comédien chez Volland - Emeutes, Quartier Français - guitariste héros avec Tropicadéro dans Bal d'enfer, hip-hopeur déchâiné et fondateur des Flash Gordon quand il n'est pas danseur pour Tétradance, la compagnie de Valérie Berger ou bien encore présentateur de la regrettable émission K20S. Ça fait beaucoup pour un seul homme, mais ce n'est pas pour faire peur à un artiste qui a choisi sa voie à l'âge de 25 ans en se promettant de s'abreuver à toutes ses sources culturelles, entre tradition réunionnaise et culture urbaine.

« Je m'étonnais de voir des poules vivantes »

L'urbain, Bibik connaît. Il a donné. « Je suis né en octobre 1970 en Seine Saint-Denis. Mon père était militaire de carrière et ma mère s'occupait de marmailles. Elle était directrice de crèche. J'ai vécu là-bas jusqu'à 7-8 ans. J'en ai gardé des souvenirs forts. Mais pas de bons souvenirs. Des souvenirs de racisme. On se faisait insulter. J'ai cru que ça s'arrangerait quand je rentrerais à la Réunion. Mais quand je suis arrivé, je me faisais traiter de zorey noir ».

Bibik a gardé une profonde haine pour le racisme. « Dès que



Bibik : « Je voulais que la scène fasse partie de ma vie 24 heures sur 24. Pas un week-end sur deux » (photos Bruno BAMBA).

j'en décale une once chez quel qu'un, je coupe les ponts. Quand je vois comment sont traités les Malgaches, les Comoriens et les Mahorais à la Réunion, je comprends pas. On fait pourtant partie de la même famille ».

Mais ne nous égarons pas. En revenant à la Réunion, Bibik ne découvre pas seulement que le racisme a cours sous les tropiques. « J'ai découvert que mes parents parlaient créole, que j'avais de la famille. Un sacré changement. Je m'étonnais de voir des poules vivantes et des cafards gros comme ça ». On lui aurait demandé de dessiner un poisson qu'il aurait croqué un bâtonnet de poisson pané.

« Mais je ne me sentais pas non plus chez moi. J'arrivais en étranger ». Vingt-cinq ans après, Bibik se sent naturellement chez lui. « Maintenant, je peux dire qu'ici, c'est chez moi. C'est ma patrie », assure-t-il avec un sourire. Il a fallu pour ce faire, passer par une scolarité qu'il qualifie volontiers de « médiocre ». « J'ai saboté ma scolarité. Ça ne me plaisait pas. Il n'y avait pas une discipline qui m'accrochait. Du coup, j'ai atterri en BEP mécanique auto après avoir raté ma seconde. J'ai bâché, mais

j'ai eu mon examen. Après, je me suis spécialisé dans le fraisage et les moteurs diesel. Mais ça me prenait la tête. Alors j'ai décidé d'affronter le monde : je me suis inscrit à l'ANEP ».

Un premier emploi dans un snack-bar de Boucan-Canoï, des bouillottes de cuistot ou de serveur en salle et puis, quelques années après, un vrai travail de commercial pour une société de location de voiture. « Je me suis retrouvé rasé de près, avec une chemise sur le dos. Ça fait bizarre. Je n'avais pas de charge, j'étais chez ma mère et je touchais pas mal de fric alors j'ai acheté du matos. Une guitare, une distortion, un ampli... »

Car parallèlement à ce parcours quelque peu chaotique, Bibik a poursuivi un autre apprentissage : celui du manche. A quatre ou six cordes, « La guitare, la basse, je ne sais même plus quand j'ai commencé. Ce que je sais, c'est que j'ai découvert la musique traditionnelle quand je suis arrivé à la Réunion. Mon grand-père était musicien, il y avait des violons chez mes tonton. On tapait des maloyas piqués sur des couvercles de marmite quand on se retrouvait ».

Et puis, loin du jazz et de Brasens - les passions musicales de son père - Bibik gratte à s'en donner des crampes. Quand il était aux abonnés absents sur les bancs du collège, sûr qu'il faisait ses gammes. Il monte d'ailleurs un premier groupe, Les Fuckers, qui puise son inspiration dans l'énergie punk-rock. Puis vient l'heure des TUF, les Travailleurs de l'Unité Fraternelle. « J'avais 20-21 ans et on a monté ça avec mon frère Daddy Bibas. C'était du rock rouge façon Red Hot Chili Peppers. On a mis l'ambiance sur la côte Ouest. Ça plaisait bien. Mais on a arrêté ».

Pas Bibik, qui, l'année suivante, fonde les Flash Gordon en compagnie de deux copains. « On a réfléchi à l'état du rock à la Réunion. Il n'y avait aucune identité alors qu'on vivait à la Réunion, qu'on avait une mentalité créole, qu'on buvait de la Dodo, qu'on fumait un petit joint de temps en temps comme tous les jeunes et qu'on mangeait du riz. Alors on s'est dit faisons du rock créole avec des paroles en créole. C'était des paroles, maman! ». Adepte du détour-

nement en tout genre, Bibik poursuit sa route de super héros par procuration entre compos persos et reprises décalées. En 1995, après un grand coup de balai, Bibik se retrouve entouré de Ertin Lebowitch, Cyril Pelegrin et Julien Vabois. Une équipe qui gagne et qui permet à Flash Gordon de trouver définitivement sa voie, son son et son incommensurable énergie.

« C'est la version que tout le monde a retenue. On a fait quelques grandes dates. C'est des bons souvenirs. Les gens ne s'emmerdaient pas à nos concerts. On a beaucoup joué en première partie. Pas mal s'en sont mordus les doigts ». Un euphémisme. « Ça s'est arrêté, mais il reste une trace (faites le avec un super héros), un admirable sept titres. C'était un bon groupe. Pas reconnu. C'est pas grave. Qui sait ? Peut-être que ça repartira un jour ».

« Atterrir chez Volland, c'était bouleversant »

En tous les cas, la maturité du groupe correspond alors à celle de l'artiste Bibik qui plaque son boulot de commercial pour s'adonner entièrement à la scène. « Je me suis demandé ce que le Seigneur attendait de moi ». Et qu'attendait-il de lui ? « Que je vive ma vie pour moi, pas pour les autres. Je voulais que la scène fasse partie de ma vie 24 heures sur 24. Pas un week-end sur deux. On m'a traité de fou, mais ma décision était prise ».

Et il a bien fait. Grapheur invétéré, Bibik se met à fréquenter des peintres et c'est au cours d'un vernissage qu'il se fait accoster par Pierre-Louis Rivière, un des auteurs de Volland. « Je me suis demandé ce qu'il me voulait. Il m'a demandé si ça me branchait de faire du théâtre. Il cherchait un gars comme moi pour jouer un cagnard du Chaudron ». Et c'est ainsi que Bibik se retrouve dans la distribution d'Emeutes et qu'il met un pied chez Volland.

« C'est un bon souvenir. J'ai découvert un métier que je ne con-

naissais pas. Il a fallu que j'apprenne ma partition, que je comprenne qu'il faut savoir ce que tu vas être sur scène pour faire passer un message au-delà du texte. Atterrir chez Volland, c'était bouleversant. J'avais vu pas mal de leurs spectacles quand j'étais plus jeune. Ffff! Comment expliquer ça. Je les voyais comme des demi-dieux ».

A partir de ce moment, les choses vont s'enchaîner. Une période de glisse bienvenue au cours de laquelle le téléphone sonne comme par enchantement pour proposer à Bibik d'élargir son champ d'expérience. Dans la rubrique « Et tout à coup un inconnu vous offre des fleurs », la chorégraphe Valérie Berger lui propose d'intégrer la compagnie Tétradance pour jouer M. Letchi dans

son spectacle *Salade de fruits*. Ce qui lui permet de rejoindre le Séchoir de Piton Saint-Leu qui vient de sortir de terre. Sur place, il retrouve Jérôme Galabert croisé dans ses courtes années lycée et qui l'embauche un an plus tard. « Pendant trois ans, je me suis occupé du jeune public, de l'accueil des artistes, de la billetterie et des réservations ». L'occasion de découvrir l'envers du décor.

Dans le même temps, le téléphone sonne à nouveau. Cette fois, c'est la télé qui le réclame. Et Bibik devient l'animateur de K20S - *Kel karté ou sort* - une émission commandée par la SDR. « L'idée, c'était de se rendre dans les quartiers réputés coupe-gorge comme les Casernes, Basse Terre ou la Cité Maloya au Port et d'en montrer les aspects positifs ». L'expérience dure trois ans et lui permet d'aller à la source d'une culture urbaine à laquelle il puise depuis son adolescence, faisant du « peace, unity, love and havin'fun » d'Africa Bambaata, un mot d'ordre (voir par ailleurs).

Du fun, Bibik en prend aujourd'hui aussi en compagnie de Tropicadéro avec qui il joue *Bal d'Enfer* depuis une paire d'années. Guitare en main, il revisite en quatre heures, quarante années de musique des bals la poussière aux raves techno. « C'est un vrai plaisir de jouer avec ce groupe. Chaque jour que je bosse avec eux, j'apprends des trucs. C'est incroyable ». Au point de faire désormais un peu partie de la famille. « Je ne sais pas encore si je fais partie de Volland. Je crois que si Emmanuel Genurin m'appelle pour un nouveau train, là je ferais partie de la troupe ».

Ça n'empêchera pas Bibik de multiplier les expériences (Nathalie Natiembé, Verzon Roots et sans doute une nouvelle mouture de Flash Gordon en compagnie de Julien Vabois) tout en continuant à concilier ses deux cultures. « Je n'ai pas à choisir. Pour moi, c'est naturel. Je n'ai aucun complexe ».

Vincent PION

On peut retrouver Bibik et son univers sur son site perso : taper <http://members.lycos.fr/bibik>

Portrait chinois

– Si vous étiez une voiture vous seriez...
– La Batmobile. Une voiture avec tout dedans : un moteur capable de défoncer une Ferrari, un radar, un GPS, un siège éjectable... Mais je conduis une AX!

– Une fleur...
– Une pervenche de Madagascar. Ça pousse n'importe où, en tisanne, c'est rafraîchissant. On peut même en manger en salade.

– Un animal...
– Je ne sais pas. Je ne suis pas trop animaux. Allez, un chat. Ne me demandez pas pourquoi.

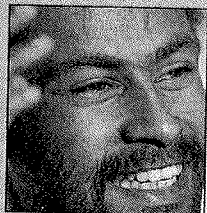
– Une couleur...
– Le rouge pour le communisme. Je ne suis pas inscrit au parti, mais je pratique. Il y a de bonnes idées là-dedans.

– Un plat créole...

– C'est dur. Tout est bon ! Un bon cari tangué, un plat bien rustique.

– Un film...

– Retour vers le futur. Il y a tout ce que j'aime là-dedans. De la science fiction, du skate, du rock'n'roll et une guitare électrique. C'est ce qui m'a poussé à m'y mettre.



– Une chanson...
– Un séga de Madoré, ABCD.

« Dans la rue Soulange. Oui madame, Soulange. Ma la fine zamal ».

ABCD papa
ABCD maman... »

– Un personnage historique réunionnais...

– Ça c'est dur. Aucune idée. La Vierge Noire ? Non. Joker.

– Un lieu...

– L'Etang-Salé les Hauts. J'ai habité quatre ans là-bas. J'ai bien aimé. C'est un coin tranquille un fois qu'on fait partie de l'ambiance du village. Après ça, on a pu venir de redescendre habiter en ville.

– Une injure...

– Mange mon cabot !

Breaker de la première heure

Le hip-hop, Bibik est tombé dedans quand il était petit. « Je devais avoir 12-13 ans. C'était l'époque de l'émission de Sidney. Je tournais sur la tête, j'essayais de raper. D'abord en anglais, puis en français et enfin en créole. C'était pas facile. Mais j'ai tout fait pour devenir un B.Boy ».

Comprenez un Breaker Boy. Quelqu'un qui maîtrise la danse, le micro, le mix et le graph. Quatre savoir-faire à maîtriser pour intégrer un crew.

« Au collège, je graphais dans les chiottes. Je continue encore. Je ne sais pas pourquoi. Ça me régule. Laisser sa marque, son nom ou celui de son crew, c'est le kif. C'est une façon de prendre le contrôle, de marquer son territoire. Je sais que c'est du vandalisme. On risque gros. Mais je choisis mes supports, j'évite l'inutile. Je préfère

faire ça que de casser des vitrines ». Qu'on se rassure, c'est passager.

Car si Bibik est parfois soumis à des pulsions destroy, il n'oublie pas non plus d'être un bon marmaille à l'image de ses héros de BD préférés. « Pas besoin d'avoir de supers pouvoirs pour être un super héros. Tout le monde peut être un héros à sa manière. Il suffit de faire une bonne action par jour. Ça en étonne plus d'un, mais je suis comme ça ».

Il n'oublie pas non plus de construire. Ce qu'il s'approprie à faire en lançant à la rentrée une collection haute couture de tee-shirts réalisés dans l'esprit glisse aux couleurs de son crew, MMC, comme Mad Master Crew. Une manière de s'en sortir quand le statut de l'intermittence montre ses limites.